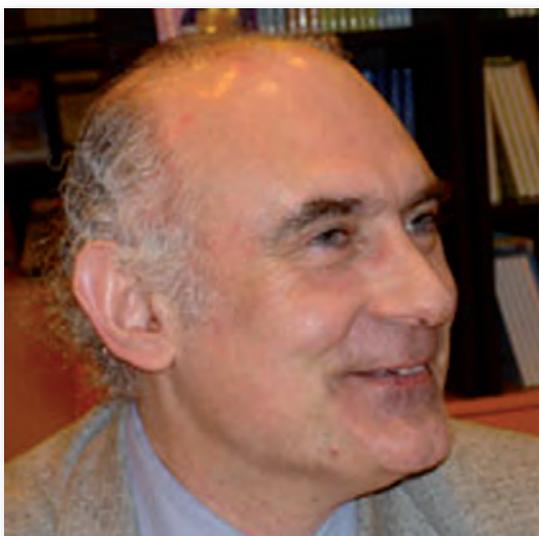


Rencontres avec deux auteurs Michel Honaker et Johan Heliot

ENTRETIENS RÉALISÉS PAR ANNICK LORANT-JOLLY

Pour illustrer la créativité de la production romanesque dans ce domaine il nous a semblé important de donner la parole à deux auteurs français très représentatifs : Michel Honaker, qui fut un précurseur du fantastique pour la jeunesse, dès les années 1980, avant que ce genre soit plébiscité par le public, et qui continue toujours dans cette veine ; Johan Heliot, qui fut lui-même un lecteur passionné de science-fiction, avant de se lancer à son tour, dans l'écriture de littératures de l'imaginaire, du côté de la SF bien sûr mais aussi de fantasy. Deux générations, deux visions de leur métier d'écrivain, deux univers singuliers.

Michel HONAKER



© Rageot

Michel Honaker, nous allons bien sûr, parler de vos livres, mais j'ai glané deux informations biographiques : la première que vous répandez vous-même en vous présentant comme un autodidacte, la deuxième, à l'occasion de la sortie de votre roman *Yakusa Gokudo*, selon laquelle votre compagne est Japonaise. Vous connaissez donc très bien la société japonaise et la culture de ce pays.

Effectivement mon épouse est Japonaise et nous sommes mariés depuis 34 ans maintenant. C'est quelqu'un qui m'a accompagné tout au long de ma vie et c'est vrai que, même si je ne veux pas me présenter comme un spécialiste, j'ai quelques raisons de connaître les mœurs et la culture de ce pays. J'ai d'ailleurs beaucoup d'amis japonais.

Je n'y suis pourtant jamais allé, comme je ne suis jamais allé à New York, pour préparer la série fantastique « Le Commandeur » qui se passait là-bas. J'ai tout simplement beaucoup de difficulté, quand j'écris, écrire sur des endroits que je connais particulièrement bien, alors que je n'en ai aucune pour décrire des lieux où je ne suis jamais allé.

Comment travaillez-vous alors? Vous faites des recherches sur Internet?

Je lis plein de livres, je vais sur « Google Earth », je devore plein de documentaires... et par ailleurs j'ai la faculté quasiment extra-lucide de pouvoir me transporter ailleurs, comme si j'avais vécu là-bas une vie antérieure.

Le pays auquel je suis finalement le plus lié, par un lien invisible, c'est la Russie. J'ai écrit plusieurs histoires qui se passent en Russie, dont une trilogie, *Terre noire*, que j'ai reprise en lui donnant plus de volume pour une deuxième édition. D'autres écrivains fonctionnent autrement mais moi je préfère rester dans le fantasme, j'y trouve une liberté puissante que décrivent souvent les peintres, comme Van Gogh à qui l'on demandait « mais pourquoi votre rivière est-elle rouge? » et qui répondait « mais parce que je la vois ainsi ». J'ai besoin d'une liberté totale de manœuvre, par exemple mettre un puits dans le désert, même s'il ne se trouve pas à cet endroit... Je revendique ma licence de romancier.

Je veille donc à ce que le décor de mes romans reste totalement imaginaire.

Pour autant je constate qu'ils se situent souvent dans des pays anglo-saxons, Angleterre, Ecosse, Irlande, États-Unis...

Votre œuvre est assez conséquente, autour de 120 titres, dont une partie en Adulte et une partie en Jeunesse. Vous avez commencé, très tôt, à publier des nouvelles dans un fanzine spécialisé, c'était de la SF?

Oui, j'ai été publié pour la première fois dans deux fanzines spécialisés dans la SF et le fantastique, *Espace temps* et *Les Presses du crépuscule*... De jolis titres, mais aux tirages très réduits.

Et puis vous écrivez votre premier roman, *Planeta non grata*, paru au Fleuve noir, de la SF fantastique. Vous avez travaillé pendant longtemps avec cet éditeur?

Une dizaine d'années, à peu près. Ce premier roman, paru en janvier 1983, a une histoire cocasse : il a d'abord été refusé par le directeur littéraire, mais celui-ci, sommé paraît-il de dénicher de jeunes talents, est allé récupérer mon pauvre manuscrit dans la corbeille ! Ce directeur s'appelait Patrick Siry, et il a mis le pied l'étrier à beaucoup d'auteurs aujourd'hui bien connus, comme Serge Brussolo, Pierre Pelot, Michel Pagel, et tant d'autres... Et si je parle de cette époque en particulier c'est que, pour moi, elle a été vraiment charnière : nous étions à la fin de l'ère *San Antonio* de Frédéric Dard, du roman d'espionnage tels que *Coplan* de Paul Kenny, de véritables trésors de la littérature populaire. On avait dépassé les années hippies, avec leur production un peu folle de science-fiction politique ou écologiste. On allait assister à la disparition progressive de ce que tout le monde appelait « la littérature de gare », sauf pour quelques auteurs ou séries emblématiques, comme SAS. Le Fleuve Noir nous permettait, à nous, les jeunes auteurs français, de publier trois ou quatre romans par an, vendus au côté des grands auteurs américains, de véritables dieux vivants ! On avait le même attaché de presse, vous vous rendez compte ?

La littérature « young adults » n'existait pas encore, mais elle descend en droite ligne de cette littérature de gare. À l'époque il y avait seulement : la littérature générale, et la littérature pour l'enfance.

À partir de là, comment en êtes-vous arrivé à écrire des romans, plutôt fantastiques, pour la jeunesse? En 1991 vous publiez *La Sorcière de midi* dans la collection « Cascade » chez Rageot.

À une époque où le fantastique n'existait quasiment pas...



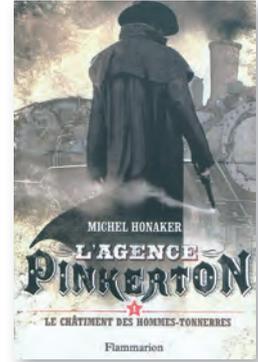
↑
Yakusa Gokudo, t.1: Les Otages du Dieu Dragon, Flammarion, 2013.



↑
Terre Noire, t.1: Les Exilés du Tzar, Flammarion, 2011.



↑
La Sorcière de midi, Rageot, 1991.



↑
L'Agence Pinkerton, t.1: Le Châtiment des Hommes-Tonnerres, Flammarion, 1991.

Il est vrai que vous étiez une sorte de pionnier.

C'est une aventure extraordinaire. Rageot, avec Catherine Scob à sa tête, avait lancé cette nouvelle collection : « Cascade ». Et, au même moment, moi dans mon coin, je m'étais dit : j'ai envie d'écrire un truc avec des gamins pour personnages, mais qui fasse peur aux adultes – je ne connaissais rien au public jeunesse. j'en étais resté à « Pim, Pam, Poum » ! J'écris *La Sorcière de midi* en 1988, et je vais voir mes éditeurs habituels. Stupeur. Le livre est refusé partout ! Mais, comme je ne suis pas du genre à lâcher prise, je me dis, qu' il y a quelque chose qui ne va pas. Un bon camarade à moi, Jean-Michel Nicollet, qui faisait nombre de mes couvertures alors, me suggéra : « tu devrais essayer en Jeunesse, c'est vraiment en train de bouger ». C'est comme ça que j'ai atterri chez Rageot, une belle maison, aussi riche d'histoire que pionnière en bien des domaines.

Ce qui m'étonne, c'est que vous n'avez pas pensé, en dehors du fait qu'on vous fermait toutes les portes dans l'édition pour adultes, que ce roman s'adressait effectivement à un autre public.

Pas tant que ça, puisque *La Sorcière de midi* a quand même été refusé par des éditeurs jeunesse douze fois ! Savoureux, quand on songe que ce roman est toujours lu vingt ans après. Le fantastique était un genre familier en adulte, à l'époque, comme le « gore ». Ça ne posait aucun problème. Mais ce n'était pas le cas en jeunesse.

Dans le domaine du roman on trouvait surtout une littérature très réaliste.

À mon sens c'était assez logique de commencer par là en littérature de Jeunesse, parce que je pense qu'on touche ainsi aux fondamentaux de la littérature française, toujours partagée entre deux pôles : la rationalité, le réalisme, la peinture sociale, façon Balzac, et, de l'autre côté, l'aventure, la création, l'imaginaire... façon Jules Verne ou Alexandre Dumas ! C'est normal que la littérature de jeunesse, au moment de cette immense transformation qui a été la sienne, ait d'abord abondé dans le premier registre. Vous savez, ça a été très difficile, au cours des années 1990, de faire comprendre à des éditeurs jeunesse que le fantastique pouvait être un genre à part entière.

Je me suis amusée en effet à regarder dans quelle catégorie étaient classés vos premiers romans chez Rageot, en « Cascade » : on trouve « Cascade Policier », « Cascade Aventures » mais jamais « Fantastique » !

Non. On intégrait le Fantastique dans le Policier, les éditeurs disaient : « le Fantastique en France ne se vend pas... ». Cela se passait une dizaine d'années avant *Harry Potter*. De toute façon le fantastique n'a jamais été perçu en France comme un genre majeur, contrairement à l'Angleterre. En France j'ai dû vraiment me battre pour imposer mes textes. En jeunesse on me disait : « Vous ne vous rendez pas compte des horreurs que vous racontez à ces pauvres enfants ! » Et, pendant long-

temps, du côté Adultes on me disait : « Non, ce sont plutôt des thèmes qui s'adressent à la Jeunesse ». J'avais beau expliquer à l'époque – parce que nous autres, auteurs, avons parfois des intuitions – que le cross-over c'était l'avenir, rares étaient ceux qui m'écoutaient. Heureusement que j'en ai rencontré quelques-uns.

Maintenant vos livres trouvent leur place sur une scène qui correspond à votre univers.

La scène s'est construite entre-temps. J'ai vu les tréteaux se monter, les échafaudages... Grâce à des phénomènes qui étaient exogènes, venant principalement des pays anglo-saxons, que nous nous sommes empressés de copier. Pour le mieux ! Je peux vous citer des titres que je n'aurais jamais pu faire publier quinze ans plus tôt en grand format jeunesse : *Odyssée*, *L'Agence Pinkerton* et *Terre Noire*. *L'Agence Pinkerton*, un western fantastique, à la fois adulte et jeunesse... D'ailleurs, quand je l'ai présenté à des éditeurs en 2002-2003, on m'a ri au nez. On m'a dit « vous délirez, un western, en France... Et en plus, fantastique ! » J'ai dû quand même attendre 2008 pour qu'il soit publié.

Mais c'est incroyable, ce bouleversement radical qui m'a « remis en jeu », comme on dit au rugby.

Vous êtes quelqu'un d'assez constant et vous avez des collaborations éditoriales qui durent, malgré les aléas. On a parlé du Fleuve Noir, de Rageot... Vous avez aussi une collaboration très régulière avec Flammarion.

Oui, j'ai noué des liens avec Flammarion en 1997, des liens très forts, et qui perdurent aujourd'hui. Cinq ans plus tard ils ont publié ce projet fou qu'était *Odyssée*. Parfois, j'aime bien laisser les éditeurs proposer des sujets, des pistes. Si, par bonheur, ça correspond à l'une de mes attentes cachées, l'une de mes frustrations... Je me compare souvent à un petit train vapeur qui sillonne la campagne. Je trace, je traverse des paysages extraordinaires et je m'arrête dans des gares à la fin du voyage. Parfois il y a du monde sur le quai qui veut monter. Parfois pas. Mais ma voie ne dévie jamais. Ça tient au fait que j'ai commencé à écrire quand j'étais très jeune, j'avais sept ans à peu près. Au début je gribouillais, mais je me suis rendu compte que l'écriture était une chose qui coulait

dans mes veines. Au jeune auteur que j'étais, j'ai fait quelques promesses... Encore aujourd'hui, je veille à les respecter scrupuleusement...

Vous avez évoqué *Odyssée* mais l'on pourrait aussi citer *Hercule* qui sont des réécritures de grands récits mythologiques, un travail un peu à part du reste de votre œuvre. De même pour *Terre noire*, ce magistral roman d'aventure sur fond historique. Il n'en reste pas moins que la majeure partie de vos romans pour la jeunesse est marquée au sceau du fantastique. Quelles sont les lectures qui vous ont marqué ? Est-ce qu'il s'agissait déjà d'histoires fantastiques, de contes et légendes, de récits mythologiques ?

J'ai toujours été un grand lecteur. J'ai cette particularité que je n'ai pas appris à lire et à écrire à l'école, c'est ma mère qui me l'a enseigné. Et, sans doute grâce à ça, j'ai progressé très rapidement. Elle insistait toujours sur ce point : « ça ne suffit pas de savoir lire ou écrire. Il faut mettre le ton. Quand tu lis une histoire et quand tu écris, tu mets le ton ! » Tout cela a certainement mis en place un rapport plus intime, fusionnel, avec les livres.

À partir de sept-huit ans je lisais deux à trois romans par jour (en oubliant les devoirs, j'avoue.) Jusqu'à onze ans j'ai lu de tout : des bandes dessinées comme des séries de *Bob Morane*. Je piquais les bouquins d'espionnage de mon père, je comprenais à moitié, mais ça ne faisait rien ! Du moment que j'ingurgitais ma ration quotidienne, tout allait bien. J'ai découvert la mythologie dans une deuxième période, quand je suis entré au collège. J'ai fait ma scolarité au collège de Biarritz à la fin des années 1960. La bibliothèque était dans une vieille tour en pierres... et pour aller chercher des livres il fallait prendre une échelle circulaire – comme on le voit parfois dans certains films. Imaginez le plaisir que je prenais à escalader l'échelle, direction *L'Odyssée* d'Homère ou *L'Énéide* de Virgile...

Je comprends mieux pourquoi vous vous êtes lancé dans cette entreprise ambitieuse d'adaptation pour la jeunesse de ces grandes œuvres, avec la saga *Odyssée*, en quatre tomes (2006-2007), puis *Les Survivants de Troie*, en deux tomes (2008), puis *Hercule* (premier tome paru en 2011).

Quand, en 2005, j'ai commencé à écrire la première saga autour de *L'Odyssée*, puis celle de *L'Énéide*, je me suis dit que j'avais sans doute atteint la maturité requise pour aborder un tel monument. Pour moi *L'Odyssée*, c'est l'Everest. Celui qui touche à *L'Odyssée*, même en racontant les quinze histoires d'Ulysse, les dix sortilèges de Circé, ou les douze travaux d'Hercule, celui-là doit prendre conscience qu'il touche aux pierres fondamentales de tout l'édifice littéraire et même sociétal actuel. Je ne lis pas le grec ancien, je le regrette, mais j'ai lu *L'Odyssée* dans plusieurs versions anglaises ou françaises, plus ou moins abouties. Eh bien, tout ce qui adviendra en matière de romans y est condensé. Donc ce n'est pas à vingt-quatre, vingt-cinq ans, quand j'écrivais péniblement mes romans de science-fiction, que je me sentais capable de m'y confronter. Seule l'expérience de la vie peut donner l'inspiration, l'élan nécessaire pour aborder de telles pages. Et ces récits sont tellement connus que j'ai cherché à adapter l'ensemble. Par exemple la genèse d'Hercule : il manque quinze ans dans son agenda, dans sa biographie. On connaît son enfance, on connaît à peu près la fin de son adolescence mais pas ce qu'il y a eu entre temps. Ainsi les Travaux ne sont qu'une étape, celle de la rédemption d'Hercule.

J'ai été très frappée en lisant cette saga par le fait que vous ne vous contentez pas d'une adaptation fidèle, vous réinterprétez l'œuvre, en particulier par la façon dont vous donnez à Hercule ce qu'on ne trouve pas dans le texte originel : une humanité. Ou par la façon dont vous faites comprendre le rapport qu'entretiennent les hommes avec les dieux, le rapport au destin. Cela donne une véritable épaisseur à votre récit.

Cette épaisseur se joue dans les détails. On peut parfaitement parler d'Hercule sans aborder la dimension de la relation aux dieux, leur côté politique et politicien. Mais il me paraissait également important, tant dans *Odyssée*, que dans *Hercule*, que dans *Les Survivants de Troie*, tiré de *L'Énéide*, de mettre en perspective ce qu'ont pu être les croyances de nos si lointains aïeux avec nos croyances d'aujourd'hui. Les civilisations ont passé, la folie humaine a changé de visage, ses intégrismes aussi, mais au fond nous restons semblables...

Il y a une forme de fatalisme chez ce personnage...

Oui, et qui apparaît déjà dans *Terre Noire*, avec un personnage qui est typiquement russe – je pense à ces auteurs et compositeurs névrosés russes qui véhiculaient ce fatalisme au XVIII^e et XIX^e siècles. L'idée même d'aborder le personnage d'Hercule m'a passionné... Je savais bien que cela n'allait pas être original. Il a été abordé des centaines de fois, bien avant moi. Mais le personnage d'Hercule est un prototype de l'humanité par excellence, lui qui concentre à la fois autant de force que de faiblesse. C'est un personnage d'une incroyable complexité qui est victime de ce qu'il est, même s'il n'a pas demandé à être ainsi après tout. Et il nous est proche grâce à cela. Hercule n'est vraiment pas le benêt que l'on voit dans certains dessins animés ou séries télévisées de très mauvaise qualité : un gros benêt à torse nu, en train de balader ses biceps partout, de tomber les filles, poursuivi par une meute de méchants guignolesques. Admirez une statue grecque... ça n'a rien à voir !

C'est en effet un contrepoint assez fort à la représentation habituelle d'Hercule. Mais, même dans le texte d'origine, c'est un personnage lisse, on ne sait rien de lui... Et tout à coup, vous donnez une sorte d'existence au personnage alors qu'on ne l'avait jamais considéré de cette façon.

C'est une extrapolation, à partir du fait que sous l'œil du microscope, nous avons un humain, doté de telles facultés, de telles insuffisances. Et je me suis posé exactement le même genre de questions pour Ulysse dans *Odyssée*...

Et pourquoi vous êtes-vous engagé dans cette entreprise au long cours ?

Quand je pense à ce que m'a apporté la lecture de ces œuvres, je me dis : quel dommage pour les jeunes qui passent à côté de chefs-d'œuvre qui contribueraient grandement à leur enrichissement !

Vous avez également écrit une version abrégée de *Dracula* et de *Frankenstein*...

Non seulement abrégée mais retraduite. Je continue ce chantier de « passeur » avec *Vingt mille lieues sous les mers* et *L'Île mystérieuse*. Ce sont les livres que je lisais dans cette fameuse tour en pierres. Mon



www

Retrouvez la bibliographie complète de Michel Honaker sur notre site <http://lajoieparleslivres.bnf.fr>



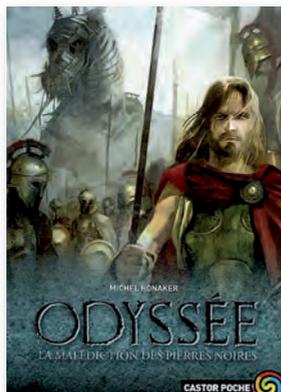
Odysée: *La Malédiction des pierres noires*, Flammarion-Castor Poche, 2006.



Les Survivants de Troie, t.1: *Le Prince sans couronne*, Flammarion, 2010.



Hercule, t.1: *L'Héritier de la foudre*, Flammarion, 2011.



but est de faire œuvre d'initiation et de pédagogie pour la génération de mon petit-fils!

Revenons-en au fantastique. Vous écriviez déjà de la SF fantastique pour les adultes, la série des premiers romans que vous avez publiés en jeunesse relève aussi de ce genre: *La Sorcière de midi*, *Le Prince d'Ebène*... C'est donc votre voire?

Oui. Auparavant, avec la série «Le Commandeur», au Fleuve noir, qui est sortie en 1991, on m'a donné, pour la première fois, un espace à moi. Grâce à une directrice de publication, Founy Guiramand et son adjointe, Nicole Ibert, qui m'ont laissé carte blanche.

«Le Commandeur» a été un grand succès.

Oh oui, un grand succès! C'est quelque chose qui me tient beaucoup à cœur. Cette série a d'abord été publiée en adultes, puis elle a été reprise en Jeunesse. Vous voyez bien qu'à vouloir coller des étiquettes elles finissent par glisser!

Pour revenir sur la différence entre littérature de jeunesse et littérature pour adultes, si je compare par exemple «Le Commandeur» avec *La Sorcière de midi*, ce dernier roman ouvre sur un univers véritablement enfantin, une sorte d'entrée en matière dans le genre pour les jeunes.

Je ne l'avais pas écrit en pensant à des jeunes lecteurs. Quand j'écris, je ne pense jamais au public. Ce serait être convaincu par avance que je serai

publié. Or c'est faux. Les auteurs savent que rien n'est gagné d'avance.

Pour revenir à votre série chez Rageot, on rencontre des sorcières, des figures diaboliques, des figures du mal, que ce soit *Erwan le maudit* ou dans *Le Prince d'Ebène*, avec cette histoire de violon maudit.

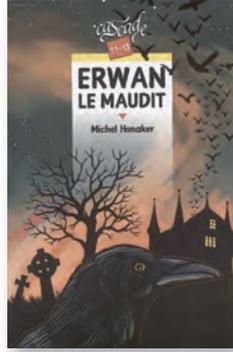
Tous les violonistes d'orchestre vous diront que leur instrument est forcément maudit. Le violon étant l'instrument du diable, par excellence.

Dans *Le Baron Ténèbre*, le «héros» est vraiment un magicien et dans *Le Chasseur noir*, on rencontre un étrange personnage, très intéressant, Ebenezer Graymes, qui porte le même nom que *Le Commandeur*?

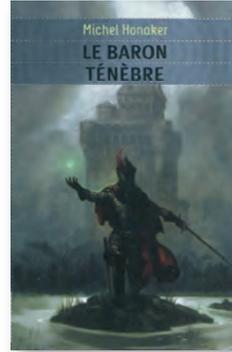
C'est LE Commandeur, avant. Cette trilogie sert de préquelle à la série. Parce que la série du «Commandeur» ne commence pas par le premier épisode. Je n'avais jamais montré quand et comment ce type étrange était arrivé à New York, contraint d'habiter un manoir entouré de lierre d'où il veille sur New York, à la manière d'un super-héros. Il a les oreilles partout, sent s'il se passe quelque chose de suspect dans l'underground des magiciens. C'est un maudit qui expie les fautes de ses nombreuses existences antérieures, pas très recommandables. Et les lecteurs – j'allais dire les fans – ne connaissaient pas son origine. Maintenant rien n'empêche l'ouverture sur des aventures futures de la série.



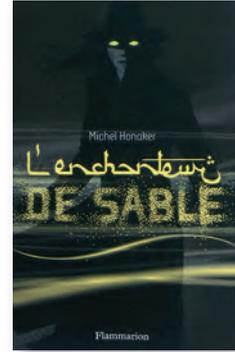
↑
Le Prince d'Ébène, Rageot, 2002
(1^{ère} éd. 1996).



↑
Erwan le maudit, Rageot, 2006.



↑
le Baron Ténébre, Flammarion, 2011.



↑
Chasseur noir. 3 : L'Enchanteur de sable,
Flammarion, 2010.

Tous ces romans en tout cas, sont traversés par des figures, des personnages qui sont eux-mêmes clivés entre une part qui penche vers le Bien et une autre qui les tire vers le Mal. Par exemple dans *Erwan le maudit*, le jeune héros a été élevé par Maître Corvander, dans un phare isolé au milieu de nulle part. Son maître a essayé ainsi de préserver de ses mauvaises pulsions et de développer en lui le goût du Bien, de la vertu. Mais il va être rattrapé par son destin. Dans *Le Prince d'Ébène*, il y a le mauvais maître de violon, face au bon, et on va même assister à un combat singulier entre eux. *Le Baron Ténébre*, lui, incarne ça dans sa propre chair, c'est un magicien qui aurait pu bien tourner. Mais un certain nombre de revers le font basculer du côté du Mal : il va utiliser la Magie noire pour se venger. Mais il leur reste toujours un choix possible...

Oui, parce que c'est très humain. C'est ce qui nous partage tous. Regardez les informations aujourd'hui : on est en plein dedans ! Vous voulez qu'on parle du délire du fou qui dirige la Corée du Nord et qui est en train de menacer très sérieusement l'équilibre de toute une région ?

Les personnages de romans ne sont jamais que le miroir de ce que nous sommes. Ni meilleurs, ni plus mauvais ! Et j'aime beaucoup les personnages tangents, sur le fil du rasoir... Rocambole en est typique, un personnage dont je ne revendique d'ailleurs pas la paternité puisqu'il a été créé au XIX^e siècle, dans les années 1850, par un écrivain populaire, Ponson du Terrail, qui est devenu immensément connu à l'époque, bien plus qu'Alexandre Dumas, grâce à ce personnage. Au départ Rocam-

bole c'est un jeune voyou. Jusqu'à ce qu'il rencontre Sir Williams, chef de gang, un gentleman escroc qui le forme, lui apprend à aller en société, à s'habiller, à se battre. Rocambole se retourne un jour contre Sir Williams. Il choisit une autre voie, après qu'il ait découvert un contre modèle, Armand, le propre frère de ce gangster. Quelqu'un de droit, de bienveillant, qui pense ce qu'il dit et dit ce qu'il pense. Seulement, personne ne peut croire que Rocambole s'est amendé. La police continue à penser qu'il est un malfrat. Compliqué ! Rocambole vacille sans cesse, prêt à basculer à nouveau du côté obscur de la force. Rocambole est l'archétype de la dualité dans mes personnages.

Vous aimez bien les petits voyous qui vont connaître une forme de rédemption, comme le jeune héros joueur de poker dans *L'Agence Pinkerton*...

Les *bad guys* sont toujours passionnants. Des Neil Galore, dans le grand Ouest américain, il y en avait beaucoup ! Si vous lisez les chroniques du temps des pionniers, les récits ont, bien sûr, tendance à exagérer sur tout : les personnages, leur taille, leur carrure, le nombre de pistolets, etc. C'est à mourir de rire ! Mais ça faisait partie de la mise en scène dans les journaux. Le grand Ouest américain en tout cas c'est fabuleux. Il y a trois grandes époques : celle des pionniers, jusque dans les années 1850, avec l'établissement des grandes villes ; puis la Guerre de Sécession, cinq ans d'horreurs ; et ensuite, à partir de la Guerre de Sécession, le début des guerres indiennes jusqu'en 1897. Mais entre la fin de la Guerre de Sécession en 1865

et le début des années 1890, il reste à conquérir 9 / 10^e du territoire américain. Une terre vierge...

Mais il y a des Indiens !

Oui, les pauvres, victimes d'un génocide horrible et d'un déracinement implacable. La transfusion de civilisation se faisait par les diligences, et voilà qu'à partir de 1865, on commence vraiment à traverser le territoire en train : trois à quatre jours pour faire Chicago - San Francisco, alors qu'on mettait entre vingt-cinq et trente et un jours en diligence, avec tous les risques que cela comportait. Et l'Agence Pinkerton a réellement existé. Elle est l'ancêtre du FBI que nous connaissons. Elle a fonctionné comme une sorte de services secrets pendant la guerre, sous le président Lincoln. D'ailleurs le plus grand échec d'Allan Pinkerton, le fondateur de cette fameuse agence privée, secrète et fédérale en même temps, fut justement l'assassinat de Lincoln. Il avait réussi à empêcher un premier attentat en 1863, je crois, mais pas le second. Allan Pinkerton était un type extraordinaire, un peu comme notre Vidocq national dans les années 1820, 1830. Un policier avec un flair, un génie, une « magie » - comme disent les Anglais - très particulière, et il sentait venir les coups. Cette agence est une mine formidable pour un romancier ! Mais, curieusement, ce filon n'a pas été exploité, même par les Américains. Et, quand on montre les Pinkerton dans de vieilles séries télé, ou des films, ce sont toujours des personnages de pourritures corrompues. Ce qui était tout sauf la réalité. La moralité des agents Pinkerton était légendaire. On les a toujours caricaturés parce qu'il y avait un truc qui ne plaisait pas chez les Pinkerton, c'est qu'ils s'étaient affranchis de tous les pouvoirs. Ils ne rendaient compte qu'à Washington. Allan Pinkerton, dès qu'il a fondé son agence à Chicago, a immédiatement coupé les ponts avec la police municipale de sa ville qui était corrompue à 80 %, jusqu'au sommet. Alors évidemment ça n'a pas plu à tout le monde.

Dans ce roman, il y a également une touche de fantastique en lien avec l'imaginaire des légendes indiennes...

Tout à fait, car l'Agence avait un département traitant des cas non résolus, une « special branch ». On raconte qu'elle a eu à traiter des affaires très étranges... La superstition était très présente sitôt que l'on sortait des grandes villes. C'est un poncif de dire que les Indiens vivaient au rythme de leurs croyances, tels les Paiutes que je mets en scène dans ce roman. Ils vivent encore dans certaines « réserves » du Nevada. Eux-mêmes ne voient pas l'existence à notre manière occidentale : leur vision tient du rêve, de l'imaginaire, de la croyance dans les éléments, le Soleil, la Lune, le cycle des saisons, la réincarnation des animaux. Beaucoup de croyances dont ils ne se sont jamais départis : ils respectent encore des principes qui sont conformes à l'éducation qu'ils ont reçue et qui remonte à des millénaires pour certaines tribus.

Quel est votre rapport à la religion, aux religions ?

J'ai eu, malgré moi, une éducation très catholique. Mais je suis farouchement non croyant bien que j'aie une grande tolérance pour tous les cultes.

Pourtant il y a des évocations démoniaques dans vos romans, par exemple à la fin d'*Erwan le maudit*.

Oui, mais c'est très Lovecraftien ! J'ai toujours été fasciné par ces forces obscures. Ce qui ne se nomme pas fait peur. J'aime traiter du démonisme, parler d'entités... Mais j'évite le diable. J'ai une relation de questionnement permanent par rapport aux religions, à l'invisible, à la mort, à notre devenir après la mort. Et j'ai l'impression formidable que le temps de l'écriture - comme celui pendant lequel j'écoute de la musique classique - me fait échapper à mon pauvre sort de mortel. Ne compte plus que le roman qu'on est en train d'écrire, les personnages qu'on est en train de faire naître... Ou la symphonie qui vous transporte vers d'autres galaxies. ●

Johan HELIOT



© Mnémos



Johan Heliot, on pourrait dire que vous êtes un « jeune » auteur puisque vous avez commencé à percer à la fin des années 1990. Mais j'ai lu que vous vous étiez passionné très tôt pour la science-fiction, comme lecteur.

Très jeune, à mon entrée au collège. Auparavant je n'étais pas vraiment un grand lecteur. Je me souviendrai toujours de notre professeur de Français en 6^e, qui, dès les premières minutes de cours a distribué à tous les élèves de la classe une liste avec une cinquantaine de titres. Il y en avait de tous les genres et, entre autres, l'un des volumes de *La Grande anthologie de la science-fiction* publiée en une quarantaine de tomes, sous la forme de recueils de nouvelles autour d'un même thème, «Histoires de...»¹ au Livre de poche. Celui qu'on m'avait conseillé c'était *Histoires de robots*, un livre qui ne ressemblait en rien à ce que j'avais pu lire jusqu'alors et qui n'était pas du tout destiné à la jeunesse. Je n'ai pas compris grand-chose à l'histoire ni aux thèmes abordés, mais j'ai adoré. J'avais l'impression de voir un film au cinéma, avec les images et le son ! Il y avait des scènes vraiment extraordinaires. J'ai eu envie d'aller voir de plus près ce qu'était la science-fiction. J'ai donc continué à lire la plupart des autres titres de cette collection «Histoires de...» Je prenais même en note le nom des auteurs que je découvrais et j'allais chercher leurs livres dans les rares endroits où je pouvais trouver des livres là où j'habitais, une toute petite ville avec une toute petite bibliothèque au début des années 1980. J'ai donc fait mes gammes de lecteur avec des classiques.

J'ai surtout lu des nouvelles, un conseil que je donne souvent aux jeunes lecteurs : commencer par les nouvelles en science-fiction me paraît l'idéal.

La science-fiction se décline souvent sous cette forme ?

Sauf en France, parce qu'on sait, hélas, que les recueils de nouvelles se vendent moins bien. Mais dans les pays anglo-saxons, c'est le genre de prédilection pour la science-fiction. On y retrouve la

plupart des textes qui sont devenus des classiques, je pense à certains textes de Philip K. Dick. Même les films de science-fiction sont souvent adaptés de nouvelles.

Et avant d'écrire vous-même ?

En fait l'envie est venue assez rapidement, pendant les années de lycée, par mimétisme. J'ai commencé à écrire des nouvelles, mais ça ne donnait rien d'intéressant, évidemment... Ensuite, aux alentours de vingt et un, vingt-deux ans, j'ai vu mes premières nouvelles publiées dans des revues spécialisées et, pendant quelques années, je n'ai écrit que des textes courts, jamais un roman.

À l'âge de vingt-neuf ans exactement j'ai eu un coup de chance : les créateurs des éditions Mnémos sont partis, à la fin des années 1990, pour créer les éditions Bragelonne, spécialisées dans la fantasy. Les éditrices recherchaient de nouveaux auteurs et comme j'avais déjà un peu publié dans des recueils ou des anthologies, elles m'ont contacté pour savoir si j'avais un roman à leur proposer. Je n'avais pas ça du tout dans mes tiroirs, mais je n'ai pas voulu rater l'occasion...

En 2000, vous avez publié *La Lune seule le sait*, titre couronné d'ailleurs par le Prix Rosny aîné.

Je suis très fier de l'avoir obtenu pour mon premier roman, d'autant que c'est un vrai Prix de lecteurs.

Pouvez-vous nous dire quelques mots sur l'intrigue de *La Lune seule le sait* ?

Je venais de lire, pour mon plaisir personnel, un petit bouquin racontant l'histoire de la construction de la Tour Eiffel, avec, à la fin, une illustration de la fin du XIX^e siècle où l'on voit un monsieur qui se promène dans les airs sur un vélo à hélice, pendu à un ballon, un engin complètement fantaisiste, et j'ai eu l'idée qu'il allait s'amarrer au sommet de la Tour Eiffel. J'ai alors imaginé qu'au lieu d'avoir construit une seule Tour Eiffel, on en avait construit un peu partout dans Paris, pour que les gens puissent garer leurs ballons. Il se trouve qu'au même moment, j'étais allé au cinéma voir *Independance Day*, une histoire très banale d'invasion extraterrestre avec les Américains qui sauvent le monde. Au début de ce film, on voit des images très classiques, assez bien faites, d'im-

menses vaisseaux qui arrivent du fin fond de l'espace et qui viennent étendre leur ombre de façon menaçante sur chacune des grandes villes de la planète. J'ai pris cette image-là, je l'ai associée à mon idée de Tour Eiffel et j'avais le point de départ de mon livre : on vient d'inaugurer plusieurs Tours Eiffel et un vaisseau spatial, plus ou moins bizarre, arrive, s'amarre au sommet d'une des tours...

Ensuite je me suis posé des questions pour filer l'intrigue de ce roman et j'ai choisi un personnage principal. Et, comme ça se passe à la fin du XIX^e siècle et que j'aime m'amuser avec les codes et les clichés de la science-fiction, je voulais rendre hommage au grand père fondateur, Jules Verne, j'en ai fait le héros de ce roman. Je l'ai envoyé dans l'espace, dans ce vaisseau spatial, sur la Lune - d'où le titre.

On y croise aussi la Commune, l'empereur Napoléon III, Victor Hugo...

Oui, parce qu'il a fallu que j'intègre un fond historique. Il faut préciser que j'ai fait des études d'Histoire et que j'ai été professeur d'Histoire pendant quelques années.

On voit bien que cela vous passionne puisque des figures historiques deviennent des personnages dans vos fictions. Quelles sont vos époques préférées ?

Il y en a plusieurs, mais je m'intéresse en particulier au XIX^e siècle... toute l'époque de la vapeur, ce qui se retrouve en science-fiction dans ce qu'on appelle le *steampunk*, mais aussi l'Antiquité romaine, ma période de prédilection : j'ai écrit deux ou trois romans qui mettent en scène des Romains. Je suis également très amateur de cinéma et j'aime beaucoup les péplums !

Dans ce roman, donc, des extraterrestres vont arriver...

Oui, des extraterrestres arrivent de très loin, ils ont voyagé très longtemps, parce qu'ils ont un problème : ils ont besoin de la technologie développée à cette époque-là - fin XIX^e - sur Terre, en Europe. J'ai retourné les clichés de la science-fiction : d'habitude les extraterrestres ont une technologie très avancée et ce sont eux qui vont apporter quelque chose aux humains ; ici ils ont certes développé

toute une science autour du vivant, mais il leur manque – dans tous les sens du terme – une structure, un squelette. Or, à l'époque, on commence à développer des constructions en acier, comme la Tour Eiffel, et cette technologie terrestre leur serait bénéfique. Alors ils viennent demander de l'aide au pouvoir dominant. C'est pour ça que j'ai choisi de faire perdurer l'Empire de Napoléon III. Il me fallait un vrai méchant !

D'où la présence aussi de Victor Hugo dont on connaît bien l'aversion pour Napoléon III ! Pourquoi les extraterrestres s'appellent-ils les Ishkiss ?

J'ai voulu un nom qui traîne un petit peu, qui soit à la fois mystérieux, fantomatique, je les imagine très bien se déplacer en produisant ce son...

Ce premier volume, en 2000, a été suivi de deux autres, en 2005 et 2007.

Oui... Ils peuvent se lire plus ou moins indépendamment, même si c'est toujours mieux de respecter l'ordre chronologique. J'ai simplement pris le même univers d'ensemble. Le deuxième volume, *La Lune n'est pas pour nous*, se passe cette fois-ci dans les années 1930, et, de la même façon, je donne à voir l'Histoire par les yeux de personnages littéraires. Le titre lui-même est un clin d'œil à Léo Malet – qui a écrit *Le Soleil n'est pas pour nous* – et qui en est l'un des deux personnages principaux, avec Albert Londres. Je suis revenu une troisième et dernière fois à ce cycle avec *La Lune vous salue bien*. Il se passe dans les années 1950, aux États-Unis et met en scène, entre autres, le personnage de Vernon Sullivan, autrement dit Boris Vian, qui mène l'enquête.

J'ai lu quelque part que vous aviez « inventé » l'uchronie steampunk à la française...

C'est me faire beaucoup d'honneur. Il se trouve, en effet, que j'ai été, sans le savoir, l'un des premiers à écrire de la rétro-science-fiction, c'est-à-dire à prendre tous les clichés, même les plus éculés, de ce genre et à les transposer au XIX^e siècle. Quand *La Lune seule le sait* est paru, on m'a dit : « voilà du steampunk ». J'entendais pour la première fois ce terme. De quoi s'agit-il ? Ça fait référence au courant *cyber-punk*, avec ces auteurs de science-fiction qui, dès la fin des années 1970, aux États-

Unis, ont situé leurs fictions dans l'univers des ordinateurs et du virtuel. Le plus connu est William Gibson, l'inventeur du terme « cyberspace ». Ces auteurs-là ont voulu jouer avec leurs propres codes : imaginons que le futur, en particulier la technologie des ordinateurs, soit arrivé avec un siècle d'avance, au moment des machines à vapeur. Et, par simple dérision, ils ont inventé le « steampunk », avec des histoires de science-fiction se déroulant, non pas dans les années 2000, mais la fin des années 1800. Mais cette étiquette éditoriale n'est qu'un sous-genre de l'uchronie.

C'est, en tout cas, une manière stimulante de jouer avec l'Histoire. De plus, même si vous l'avez fait en Candide, cela correspondait spontanément, chez vous, à un centre d'intérêt...

Totalement, ça me permettait de regrouper toutes mes passions, celle pour une période historique et pour certains personnages littéraires de cette période avec celle pour la science-fiction. Mais je dois dire qu'en France je n'étais pas le premier : mon camarade Fabrice Colin, avec Mathieu Gaborit, avait co-signé *Les Confessions d'un automate mangeur d'opium* chez Mnémos, un an ou deux avant mon propre roman. Je crois qu'ils sont les tout premiers qui, sans le savoir, ont écrit le premier *steampunk* français.

Mais c'est bien au cours des années 2000 qu'on voit émerger les premiers grands auteurs français – en littérature de jeunesse – de science-fiction et de fantasy, alors que cette vague avait commencé par des auteurs anglo-saxons. Vous êtes maintenant une génération d'auteurs reconnus, avec une œuvre significative.

On trouve encore une grande majorité d'œuvres traduites, mais une place plus importante a été faite aux auteurs français, voire francophones au sens large.

Je trouve ça intéressant pour les lecteurs français qui découvrent vos livres.

Tout à fait, ça permet déjà une proximité plus facile avec les auteurs et leurs univers. Nous avons développé un imaginaire purement français ! Au moment où j'étais en cours d'écriture de *La Lune seule le sait*, je me souviens de quelque chose qui

m'avait surpris : je savais qu'il existait quelques textes ici ou là de *steampunk* écrits par des auteurs français, mais tous se situaient dans l'univers victorien, à Londres en particulier. Je pense que notre spécificité, à mes camarades et moi, a été d'utiliser nos propres bases historiques – y compris pour les personnages –, notre imaginaire, nos références.

Après cette trilogie pour adultes, comment en êtes-vous arrivé à publier également des romans de science-fiction ou de fantasy – parce que vous êtes très éclectique – pour la jeunesse ?

Grâce à un autre heureux hasard : j'ai rencontré sur un Salon Denis Guiot, qui est aussi chroniqueur de science-fiction dans *Phosphore* et qui avait beaucoup aimé *La Lune seule le sait*. J'avoue que je ne connaissais absolument rien à ce qui existait comme collections spécialisées en science-fiction pour la jeunesse à l'époque. Or, il m'a demandé de lui proposer un texte pour « Autres mondes », une collection qu'il dirigeait chez Mango. C'était en 2003 ou 2004. Je lui ai dit que j'étais très flatté mais que je ne savais pas si je pourrais écrire pour la jeunesse : il me semblait qu'il devait y avoir des manières particulières d'aborder le genre. Ce à quoi il m'a répondu que je n'avais pas à m'en préoccuper. Mais je crois me souvenir qu'il a fallu que je propose trois ou quatre synopsis détaillés avant qu'il en accepte finalement un. C'était *Alter Jeremy*, sur un thème assez classique en science-fiction, celui de l'identité virtuelle. Le jeune narrateur, Jeremy, meurt dès les premières pages, mais son père est un super informaticien qui, plus ou moins secrètement, met au point un programme informatique capable a priori de penser, de réagir, de réfléchir comme un cerveau humain. Et puis, dans ce monde-là, il y a aussi des petits gadgets qui permettent d'enregistrer les souvenirs. Donc la sœur de Jeremy a l'idée de coupler ce gadget avec le programme expérimental de son père, ce qui crée une créature virtuelle qui se promène sur les réseaux et qui ressemble à son frère, ce fameux *Alter Jeremy*. Il est paru en 2005. Et, depuis, écrire pour la jeunesse est devenu une partie importante de mon activité.

En parallèle, vous avez aussi, en 2006, lancé chez Fleurus la série « Le Bouclier du temps », co-écrite avec Xavier Mauméjean. Comment fait-on pour écrire à quatre mains ?

Il faut s'assurer d'avoir un imaginaire, une culture commune avec son co-auteur. Ensuite c'est assez simple : on définit les règles de fonctionnement de cet univers, ici un jeune garçon qui voyage ou dans le temps ou dans un univers parallèle et qui, à chaque fois, doit résoudre un problème pour pouvoir regagner son propre univers.

Pourquoi « Le Bouclier du temps » ?

Nous avons voulu nous inspirer des aventures de Bob Morane, d'Henri Vernes, qui voyageait dans le temps et dans des univers parallèles. Dès lors qu'on avait défini l'époque ainsi que le problème à résoudre, Xavier se documentait, ensuite il écrivait la première moitié de l'histoire, j'écrivais la seconde moitié, on se relisait et puis on calait... Ce sont des petits romans donc c'était facile de travailler comme ça. Quatre tomes ont été publiés. Nous avions préparé d'autres synopsis, mais Fleurus n'a pas poursuivi. C'est dommage car c'était des livres très abordables et, pour des jeunes lecteurs de 10-11 ans (fin de cours primaire, début de collège), des entrées idéales en science-fiction...

Vous avez poursuivi chez Mango, « Autres mondes ». Cette fois avec *Ados sous contrôle*, en 2007, puis *Secret ADN* en 2008...

Ados sous contrôle reste mon roman jeunesse qui a le mieux marché. Je reçois encore des invitations dans des classes, et j'en suis très content. On peut signaler d'ailleurs qu'il vient de paraître cette année en Livre de poche. C'est le seul roman de toute ma production pour lequel je suis parti d'un sujet d'actualité qui m'a choqué – le mot n'est pas trop fort. Un jour, en feuilletant un magazine, je suis tombé sur un assez court reportage qui rassemblait les témoignages d'adolescents américains passés par des camps de rééducation de comportement. Dans l'un de ces camps, au Texas, il y avait eu un drame, parce qu'une jeune fille était morte. Le journaliste s'était rendu compte, en interviewant la plupart de ces jeunes, qu'il ne s'agissait ni de délinquants, ni de criminels qui avaient été placés là. Il y a eu aussi un reportage

→

La Trilogie de la Lune, Mnémos, 2011.
Réunit :
La Lune seule le sait (Mnémos, 2000)
La Lune n'est pas pour nous (Mnémos, 2005) ;
La Lune vous salue bien (Mnémos, 2007)

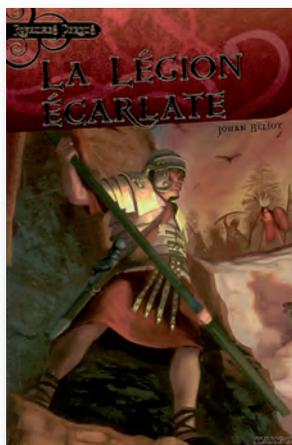
Ados sous contrôle, Mango, 2009
(Autres mondes) 1^{ère} éd. 2007

↓

La Légion écarlate, Mango, 2007
Steppe rouge, Mango, 2009

↘

Le Tempestaire, t.1 : La Confrérie des Naufreurs, Baam!, 2010



www

Retrouvez la bibliographie
complète de Johan Heliot
sur notre site
<http://lajoieparleslivres.bnf.fr>

↗

La Quête d'Espérance, t.2 : Les Pirates
de fer, L'Atalante Jeunesse, 2010

→

Françatome, Mnémos, 2013

dans « Envoyé spécial » sur France 2. C'est hallucinant ! Ce ne sont pas des colonies pénitentiaires mais des institutions dans lesquelles des parents dépassés par leurs adolescents en pleine crise les inscrivent, pour quelques semaines, voire quelques mois, voire plus pour certains, pour qu'ils soient « rééduqués ».

Et en quoi ce roman relève-t-il de la SF ?

Toute une première partie se déroule dans un camp de rééducation fictif, mais où tout ce que je mets en scène est inspiré de la réalité, des pires témoignages que j'ai pu récolter. Mais la deuxième partie du livre est davantage de la science-fiction, autour de la question suivante : le pire ne pourrait-il pas se développer à partir de cette réalité-là ? Comme le thème est celui du contrôle d'adolescents supposés difficiles, si les méthodes psychologiques ne fonctionnent pas, quelle serait l'étape suivante ? Contrôler directement l'adolescent dans sa tête ? J'ai inventé la puce électronique, une zapette à émotions. Vous savez, même les idées qui peuvent paraître les plus aberrantes ou les plus atroces en science-fiction s'inspirent toujours un peu de la réalité : j'ai trouvé sur Internet un laboratoire de recherche dans lequel on expérimente sur les rats des techniques de contrôle à distance des émotions. L'autre thème sous-jacent du livre, c'est d'ailleurs le contrôle de la société, de manière générale.

Et *Secret ADN* en est la suite ?

Je n'avais pas prévu spécialement de suite mais, pour la première fois, les trois jeunes personnages du premier roman ont continué à occuper mon esprit, jusqu'à en rêver parfois ! Au bout de deux ans, j'ai écrit une seconde aventure pour eux, sur le mode du thriller futuriste. Cette fois-ci le thème est la manipulation de l'ADN, et le détournement de certaines aides humanitaires de leur objectif, en particulier en Afrique.

Ensuite vous avez publié *La Légion écarlate*, dans la collection « Royaumes perdus », chez Mango également, en 2007. Ici on se retrouve vraiment complètement ailleurs, et dans un tout autre genre de roman.

Il faut savoir que la ligne directrice de cette collection – qui a aussi disparu – s'inspirait de légendes,

de folklore et de mythes avérés pour les détourner, sous couvert de fantastique ou de fantasy, avec une touche de surnaturel. Dans celui-ci j'ai mixé deux de mes grandes passions de cinéma : le péplum et le western : à la place des cow-boys, j'ai mis en scène une légion romaine. Mais c'est une uchronie dans la mesure où, comme on le sait, jamais les Romains n'ont débarqué dans le Nouveau monde ! Il se trouve que, pour x raisons, ils débarquent dans ce qui serait peut-être l'actuel Nord du Canada et ils sont confrontés à une population indigène qu'ils tentent de soumettre... Sauf que ça ne se passe pas aussi bien qu'ils le croyaient parce qu'ils se heurtent à une forme de magie indienne.

C'est aussi un beau roman sur la tolérance, l'acceptation de la culture de l'autre, à travers le personnage principal et ce qu'il va découvrir.

C'est raconté du point de vue d'un soldat survivant de cette légion. Au début il a le comportement-type du légionnaire romain, il va être amené, en voyant ce qui se passe, à désertir et passer du côté des Indigènes après différentes initiations.

Je mettrais bien en relation ce roman avec un autre, *Steppe rouge*, paru en 2009.

Tout à fait, on y retrouve la même idée de s'inspirer d'un folklore de contes et légendes. Cette fois-ci je suis allé chercher l'inspiration du côté des contes slaves et russes, puisqu'on trouve dans le livre la fameuse sorcière Baba Yaga, et puis les « volkodlaks » (sorte de mélange entre vampires et loups garous), ces fameuses créatures qui apparaissent dans le folklore slave. Le prétexte de ce livre est à nouveau cinématographique puisque c'est ma version romanesque d'un de mes films préférés, *Assaut* de John Carpenter, qui se passe en une nuit, dans un commissariat de police, où les héros sont confrontés à l'attaque de mystérieuses créatures. Sauf que l'histoire se passe dans une sorte de poste forestier en Russie, à la fin du XVIII^e siècle...

Si je fais une traversée rapide de votre œuvre, après les nouvelles, puis les romans, vous vous êtes lancé dans l'écriture de deux grandes sagas pour la jeunesse : *La Quête d'espérance* en 3 volumes (2009-2010) et *Le Tempestaire* (2010-2012) en 4 volumes. *La Quête d'Espérance* c'est du steampunk ou de la piraterie ?

Un peu de tout cela mais c'est d'abord de la science-fiction. J'ai tenté de retrouver ce qui m'avait transporté à l'époque du collège quand j'ai découvert certaines sagas, dans le sens classique, où l'on voyage dans un monde dont les règles paraissent un peu bizarres au début mais où tout s'explique au fur et à mesure. Je pense en particulier à une mini saga de Jack Vance, *Le Cycle de Tschai*, qui m'avait émerveillé quand je l'avais lu à 12-13 ans.

Dans cet univers, le monde maritime et les pirates sont très présents, mais les héros vont aussi dans l'espace.

En effet. Le premier volume est purement terrestre et se passe dans le désert et l'on suit les aventures de l'équipage d'un vaisseau vivant. Ce vaisseau vivant va subir des mutations. Dans le deuxième volume, il va se mettre à nager – tout se passe pratiquement sur l'eau. Dans le troisième volume, il va prendre son envol, et on arrive dans l'espace.

Lorsque ce vaisseau, dans le dernier volume, est en très mauvaise posture, presque mourant, on s'aperçoit qu'on s'est attaché à lui, c'est un vrai personnage...

Je pense que c'est même le personnage principal de cette petite saga !

Il faut dire que vous avez beaucoup de talent pour construire de vrais romans d'aventure dans lesquels on prend plaisir à se laisser embarquer.

S'il y a bien un seul challenge que je m'impose pour chaque livre c'est vraiment celui-ci, happer le lecteur, adulte ou jeune, et l'embarquer ailleurs.

On retrouve aussi dans ce roman des enjeux écologiques forts.

Tout à fait, puisqu'on découvre peu à peu la vérité sur ce territoire qui apparaît d'abord comme assez désertique, pauvre, rude pour ses habitants. On comprend peu à peu pourquoi : c'est une planète dont la terraformation n'a pas pu avoir lieu – la terraformation, c'est le projet de transformer une planète pour adapter ses conditions de vie aux êtres humains. Par exemple il y a des projets de terraformation de Mars et il y a des gens très sérieux, à la NASA, qui travaillent là-dessus.

C'est très beau la fin quand ils projettent de créer à nouveau un monde.

Tout était réuni là, dans l'espace, depuis longtemps, par des hommes qui étaient venus d'ailleurs. Mais plusieurs accidents ont fait que ça n'a pas pu avoir lieu. On n'attend plus qu'un nouveau début, une nouvelle Genèse.

Parlez-nous enfin de votre autre grande saga, en quatre volumes cette fois : *Le Tempestaire*.

Dès le départ, avant même d'écrire la première ligne, j'avais construit les synopsis des quatre volumes et je savais déjà comment ça allait se terminer. Car je me suis tout de suite rendu compte que cette histoire avait besoin d'espace pour se développer. Et c'est la première fois que je m'engageais sur un projet de cette ampleur. Je ne suis d'ailleurs pas un grand fan de ces séries interminables qu'on trouve partout. Et j'imaginai une fin largement ouverte – puisque les héros arrivent plus ou moins dans notre monde – et positive.

J'ai été frappée par la puissance du souffle qui porte cette saga jusqu'à la fin. Vous y brassez des légendes et des mythes d'origines diverses : le premier tome est plutôt du côté celtique, mais on va basculer ensuite du côté des Caraïbes et du vaudou. Vous allez chercher votre inspiration dans diverses mythologies ?

Ce qui m'avait plu dans certains cycles de science-fiction – même si cela se passe sur d'autres planètes – c'est qu'ils me faisaient voyager, ailleurs. Même chose pour la fantasy. Je ne suis pas un grand fan de fantasy, la fantasy classique, avec ses luttes entre guerriers et vieux sages !

Au fond vous êtes un aventurier ?

En littérature, oui. Et la fantasy peut se prêter à de belles aventures dans d'autres mondes. Mais ici on est dans le cadre d'une fantasy historique, puisque ça ressemble beaucoup à notre XVIII^e siècle, sauf qu'on y trouve aussi de la magie, et des créatures étranges.

À part certains personnages peu ordinaires, on a l'impression d'un décor qui n'a rien de fantastique.

Je me suis même clairement inspiré du Londres de cette époque-là, pour certains passages.

Le monde des Caraïbes est également superbement évoqué. Vous avez une écriture très imagée.

Je vous l'ai dit, je suis très inspiré par le cinéma. Quand je construis mes histoires, c'est en terme de scènes, voire de mouvements de caméra, etc. Et pour ce roman, j'avais plein de références cinématographiques en tête. Mais j'ai aussi lu des livres dans les collections maritimes, chez Phébus entre autres, des grands classiques comme des récits de marins de l'époque ou des romans d'aventure. Je pense en particulier à la série *Capitaine Hornblower* de Cecil Scott Forester.

Vous êtes déjà allé aux Caraïbes ?

Je ne suis absolument pas voyageur, mais je suis fasciné par Haïti, sa culture, ses figures historiques, comme Toussaint Louverture que j'ai mis en scène dans ma série *Les Aventures d'Alexia Dumas*, publiée chez L'Atalante.

Avez-vous une nouvelle saga en cours ?

Oui, j'ai écrit le premier tome d'une tétralogie d'anticipation catastrophiste pour les éditions Gulf Stream, une mini série à paraître en 2015 sous le titre générique de « Nouvelle Ère » et dont le premier tome s'intitule *L'Hiver des Machines...*

Vous avez publié plus de quarante-cinq romans pour adultes, vous continuez à écrire pour les jeunes... Vous avez plusieurs éditeurs ?

Oui et non, je ne suis pas attaché à une marque éditoriale, ça ne m'importe pas, je suis attaché à des personnes. Les directeurs et directrices de collections, eux-mêmes, passent tous les deux, trois, quatre ans, d'une maison à l'autre, donc je les suis... On prend des habitudes de travail, on se connaît. Denis Guiot, par exemple : j'ai travaillé pour lui quand il était chez Mango, je l'ai suivi chez Syros où il a créé la collection « Soon ». On a cette spécificité peut-être, par rapport à d'autres secteurs éditoriaux, littéraires en France, de ne pas avoir de rivalité entre auteurs, ni même forcément de lien contractuel avec telle ou telle maison. J'ai travaillé avec une douzaine d'éditeurs différents et ça ne pose pas de problème.

Mais les éditeurs de littérature générale, c'est quand même un autre circuit que ceux qui éditent pour la jeunesse ?

Pas forcément, on retrouve souvent les mêmes personnes. Le lien se fait par les littératures de l'imaginaire, science-fiction ou fantasy. Du côté des lecteurs, c'est pareil : quand j'ai commencé à écrire pour Mnémos et que j'ai rencontré des lecteurs, la moitié d'entre eux étaient des adolescents. Les passerelles sont assez évidentes en science-fiction ou en fantasy entre les collections pour adultes et celles pour la jeunesse. Je ne parle pas des très jeunes lecteurs, mais, à partir des années collège, un lecteur passionné de science-fiction ou de fantasy va piocher partout. Les adultes font de même : moi par exemple, en tant que lecteur, j'adore les collections Ado.

Et, en tant qu'auteur, lorsque vous proposez votre manuscrit, vous savez que ça va aller plutôt du côté des adultes ou du côté jeunesse ?

Oui, au moment où j'ai l'intention d'écrire telle ou telle histoire, très vite en la construisant, au moment de faire le synopsis, je m'aperçois qu'elle sera plutôt adaptée à un jeune public ou pas. À partir de là je vais plutôt la proposer à tel ou tel éditeur. Encore qu'il me soit arrivé parfois de devoir adapter certains textes.

Vous voulez dire que vous écrivez exactement de la même façon et le même genre d'histoires pour les jeunes que pour les adultes ?

J'essaye tout bêtement de ne pas me poser la question. Même si, pour certains de mes livres qui s'adressaient à des lecteurs d'une dizaine d'années, j'ai quand même pris soin, d'entrée de jeu, d'adapter mon style. Mais, au-delà de cet âge, je me dis qu'on peut lire n'importe quel roman. Je ne fais plus de différence. ●

1. *La Grande anthologie de la science-fiction*, dirigée par Jacques Goimard, Demètre Iockimidis et Gérard Klein, Première série : 1966-1975, Seconde série : 1983-1985 et Troisième série : 1988-2005.



www

Retrouvez la bibliographie complète de ces auteurs sur notre site
<http://lajoieparleslivres.bnf.fr>